

Jean-Paul Damaggio

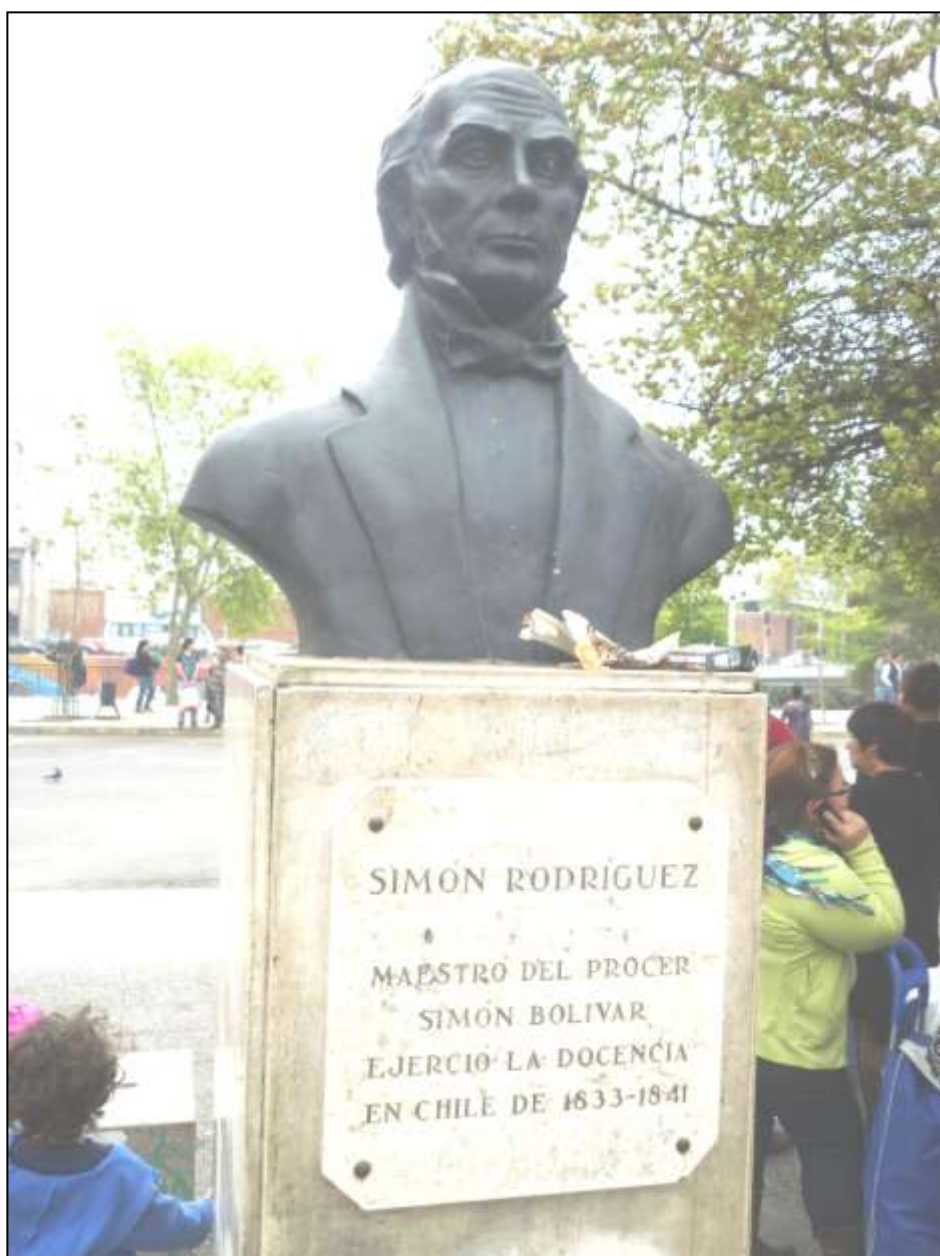
Simón Rodríguez et tes sentences

extrait du livre

Karl Marx, Sur Bolivar

suivi de Bolivar-Bonaparte ? J-P Damaggio
et Lettres de Bolivar, Flora Tristan 15 euros,
Editions la brochure, 156 pages ISBN 978-2-917154-87-8

(Je reste très fier de ce livre publié en 2013)



1)

Après la naissance étrange de l'enfant abandonné, celui-ci se mit cependant à grandir, et un jour, sous l'effet de la rage, le jeune Simón Carreño décida de s'appeler pour toujours du nom de sa mère (elle était connue autant que son père) et il est devenu Simón Rodríguez ! Comme pour déclarer la guerre à toute l'humanité !

L'absence d'un père est possible, celle du pays natal, non ! Personne n'étant en droit d'affirmer, à l'heure de grandir, que le pays importe moins que la famille, est-ce que Simón pensa, un instant, à se désigner du nom de Venezuela ? Parfois, respecter un nom de pays vaut mieux que de respecter un dieu, or, Simón, déjà fâché avec le christianisme, refusa sans doute d'ajouter une page de plus à ses prétentions. Il sera donc, pour tout un chacun, Simón Rodríguez, et basta.

Un pays ne suffit pas pour sortir des entrailles de la mère. Il faut une époque : 1769 (le 28 octobre pour être précis). Plus tard, Simón opta pour 1771 comme date de naissance, sans changer le jour ! Pour se rajeunir ? Dans les deux cas, le monde attendait encore le retour des Républiques. Le Venezuela restant une colonie, la colère du jeune Simón se manifesta à nouveau. Il dut fuir son pays : un homme décidément destiné à l'exil, un exil allant jusqu'à l'exil de nos mémoires.

En 1995, la traduction d'un livre du Vénézuélien Arturo Uslar Pietri permit aux Français de croiser Simón. Les Editions Criterion proposèrent: ***Insurgés et visionnaires d'Amérique latine***. Le mérite de cet essai publié en espagnol en 1986, par cet auteur proluxe, après la sortie du roman ***La Isla de Robinson*** en 1981, tient en un mot : renversant.

Le statut colonial de l'Amérique fut parfaitement original. Ce monde «nouveau» piègea pour longtemps ceux qui le désignèrent comme étant les Indes ! Assigner des termes connus à l'inconnu restera la marque indélébile de ce territoire qui nous offre cette vraie découverte (renversante) : les limites de la pensée européenne existaient et existent encore, au-delà de leurs prétentions. Aux chercheurs d'El Dorado, d'Amazones et d'Atlantide, de Petite Venise, le sous-continent apporta une spécificité par rapport à l'Amérique du Nord : le métissage.

Aux USA, les colons anglais ont décidé d'une rupture avec la mère patrie pour mieux continuer l'essentiel de la mère patrie. Les colons espagnols ont décidé d'une rupture pour mieux oublier la mère patrie !

Après un exil européen, Simón Rodríguez, enfant intellectuel de Jean-Jacques Rousseau et de valeurs progressistes européennes, reviendra en Amérique latine, comme Simón Bolívar : pour y créer un AUTRE monde plus humain que celui de l'Europe.

Nous sommes donc au début d'un voyage renversant où se croiseront les illusions et les réalités comme jamais elles ne se croisèrent. Uslar Pietri nous indique dès la page 15 :

«Visionnaires (...), le furent enfin Simón Rodríguez et le frère Servando Teresa de Mier : l'un voulait donner le jour à une humanité nouvelle, l'autre prétendait que le manteau de la Vierge de Guadalupe était la cape de l'apôtre Saint Thomas... ».

Uslar Pietri présente Simón sous les traits du plus génial des pédagogues (quand le génie s'appelle République) dont la constante pensée fut la suivante :

«Autrefois il fallait seulement imiter.
Aujourd'hui, il y a ceux avec qui rivaliser».

De grâce ne confondez pas rivaliser avec concurrencer !

Arturo Uslar Pietri l'exprima toute sa vie : le pétrole, cette richesse nationale du Venezuela, devrait faire le bonheur du peuple. Candidat lui-même à l'élection présidentielle de 1963, cet écrivain n'aurait sans doute pas suivi la voie du militaire mais, c'est ainsi, aujourd'hui, le Venezuela est devenu la République bolivarienne du Venezuela.

Un historien sut le faire observer : l'histoire s'écrit toujours en rapport avec le temps présent. Cette rencontre avec Uslar Pietri et Simón Rodríguez est totalement liée à l'arrivée au pouvoir, à Caracas, d'un colonel du nom d'Hugo Chávez Frias qui ne supporta pas l'engagement de l'armée dans la répression de 1989. Son peuple maltraité se révolta cette année là en pillant les supermarchés. Avec, en guise de réplique, 3000 morts sur le carreau des rues.

Comme tout Vénézuélien, Hugo aurait pu admirer Simón Bolívar. Il préféra le continuer, disait-il ! Il tenta d'abord un coup d'état en 1992 puis, suite à un échec retentissant avec quelques morts à l'appui, il changea son fusil d'épaule, en se présentant, après sa libération, aux élections de 1998 qu'il gagna très largement.

Depuis 1998, Hugo Chávez met en place un rêve de gamin : une république appuyée sur le combat de Simón Bolívar, un rêve qui le conduisit naturellement à Simón Rodríguez, l'homme qui forma le Libertador, l'homme qui répéta souvent :

« Toute révolution politique suppose une révolution économique ».

Après la révolution politique (1998-2001) qui dota son pays d'une nouvelle constitution démocratique (les ultimes Indigènes furent enfin rétablis dans leurs droits), Chávez conduisit une révolution économique (comme continuation de la révolution politique). Pour cette dernière, Hugo garde en tête une sentence attribuée à Bolívar: « Les Etats Unis semblent destinés à semer la misère en Amérique au nom de la liberté ! ». On ne disait pas Amérique latine mais le plus souvent, « les Amériques » .

Dans une Caracas de 25 000 habitants avec 20% de Blancs, 60% de Noirs aux divers statuts et 20% de Métis et d'Indiens, Simón Rodríguez est enseignant (normalement pour la minorité de 20% de Blancs). Qui plus est, nous savons qu'il envisageait ce travail comme *L'Emile* sans tomber dans le piège du modèle à imiter.

Le pédagogue de Caracas avait cette phrase :

« Pour chaque homme qui naît, nous avons à recommencer le même travail ».

Un travail nommé pédagogie au service du sens de l'histoire. D'où un constat simple : le pédagogue vieillit mal. Pour deux raisons : ou il se fatigue à répéter, ou il répète sa fatigue. L'autre sentence de référence du Socrate vénézuélien est la suivante :

« Des personnes âgées, il n'y a rien à espérer, des adultes il est possible d'espérer quelque chose, des jeunes beaucoup et des enfants, tout. Qui guide les enfants ? Qui dirige les jeunes ? Qui tolère les adultes ? Qui soutient les vieux ? Et que tous aient du bonheur. C'est justice.

Cherchons en les moyens, c'est une obligation. »

Cette pédagogie, articulée aux âges de la vie, est psycho-sociale. Dire que des personnes âgées, il n'y a rien à espérer signifie simplement qu'elles n'ont pas d'avenir, mais elles ont tout autant droit au bonheur, celui d'être soutenu pour soutenir les jeunes. S'il vous plaît, ne confondez pas le réalisme et le cynisme !

Cette pédagogie cherche à articuler pratique et théorie, la vie et l'apprentissage. Articulation qui passe par des mesures concrètes : obligation scolaire, mixité dans les écoles et méthodes actives d'apprentissage.

Comment apprécier de telles sentences ? Par celle-ci :

« Les nombres ne font pas les choses mais les distinguent. Il en est de même des actions par rapport aux idées. »

Les idées se valident par l'action tout comme l'action conduit aux idées. L'engendrement des idées par elles-mêmes n'a jamais été une réalité.

Dans cette pédagogie, la lecture a une place à part car « lire c'est ressusciter des idées ensevelies dans le papier ».

Pour conclure ce détour pédagogique, cette dernière sentence :

« Le maître d'école doit être savant, éclairé, philosophe, pédagogue parce que son travail consiste à former des hommes pour la société. »

Une ambition qui s'est perdue : aujourd'hui il lui suffit d'être un technicien capable d'évaluer des compétences...

Alphabétiser pour puiser dans le livre toute culture ? Pourquoi la volonté émancipatrice est-elle toujours liée à la lecture ? Le gouvernement du Venezuela vient, à son tour, de lancer un plan d'alphabétisation avec l'aide de Cubains (en échange de fournitures en pétrole à bas prix). Il s'appelle « Mission Robinson » en souvenir d'un des noms de Simón Rodríguez : Samuel Robinson. Samuel, on ne sait pas pourquoi, mais Robinson oui : c'est en l'honneur de Robinson Crusoe d'où le titre du livre de Pietri : *L'île de Robinson*.

Nous repensons ainsi aux luttes contre l'illettrisme du Cuba des années 60, du Nicaragua des années 80 et de l'Afrique des années de toujours. Passer de la parole à la lecture peut se faire de diverses manières et il resterait à vérifier comment, au Venezuela, l'esprit de Simón Rodríguez est bien à l'œuvre : à savoir un passage à la lecture qui conserve les mérites de la parole. La culture de l'écrit permet l'accession à la liberté sans obliger personne à cracher sur la culture orale.

Fuyant les îles désertes pour rencontrer le monde, Simón put construire une montagne qui signifie d'un côté la montée de la vérité et de l'autre sa descente ! A la base se trouvent les sentences (cette montagne appartient, elle-même, au monde des sentences). Une sentence constitue une vérité admise par les savants ou les sages (en castillan *sabio* désigne le sage et le savant). Elle devient une maxime quand elle peut s'abrèger en une formule tout en englobant d'autres vérités. Enfin, au sommet du volcan, le proverbe : à savoir une maxime populaire appuyant une doctrine. La descente de la montagne va nous faire passer du proverbe à l'adage, plus connu encore que le proverbe, pour un retour à la base de la montagne, côté opposé, avec le refrain.

	Proverbe	
	maxime	adage
sentence		refrain.

Le refrain est la forme dégénérée de la sentence car il ne peut conserver toute la richesse de la sentence. Samuel Robinson aimait bien les métaphores mathématiques (c'était encore un temps où mathématiques et philosophie faisaient bon ménage). Pour lui, la sentence est, en arithmétique, l'équivalent de la formule, le refrain devenant seulement l'usage de la formule ! S'agit-il d'un grand pédagogue ? Parmi les sentences de référence en voici une à la base des pulsations du cœur de Simón-Samuel :

« Ceci paraîtra un paradoxe audacieux mais qu'importe, les événements vont nous prouver que c'est une vérité évidente : l'Amérique ne peut imiter servilement, elle se doit d'être originale. »

Pour des sentences d'aujourd'hui, en voici une :

« Le libre-service n'ayant rien d'un service, il constitue l'antithèse de la liberté ».

Et une autre, moins sociale :

« Monter est le contraire de descendre. Pour le cycliste la notion de contraire suffit-elle à exprimer l'opposition entre les deux sens ? »

Enfin la dernière plus médicale :

« Quand on sait que l'organisme humain peut produire ses propres défenses, l'enfant surprotégé est à terme sous-protégé ».

J'en ai deux autres plus problématiques :

« Le pire ennemi de l'opportuniste est le sectaire sauf que les deux savent s'unir contre l'esprit d'invention ».

« Les paradoxes sont-ils des paradoxes? Moins l'homme politique a de pouvoir et plus il s'y accroche. »

Pourquoi Simón Rodríguez a-t-il choisi de traduire en espagnol un livre de Chateaubriand ? Par besoin d'argent car il fut souvent sans le sou ? Pour montrer aux lecteurs espagnols le ridicule du regard européen sur les Indiens ? Mais savait-il, Simón, que ce regard était en mesure d'hypnotiser des érudits de son continent, incapables de confronter leur réalité au ridicule du récit du romancier français ? Perpétuel contre-sens ! Des écrivains d'Equateur voient leurs Indiens si proches, comme les décrivait Chateaubriand, qui ne les connaissait pas ! La puissance de l'Europe pouvait effacer le réel ?

Ce phénomène n'a rien d'étonnant. Sous prétexte qu'il est paysan, un philosophe croit utile de défendre le concept de «terre nourricière» alors que sa vie lui démontre depuis longtemps, que la terre n'a été nourricière pour les humains, que par le dur travail des paysans. La vision pétainiste ou bucolique de la terre est une idéologie qui peut frapper n'importe qui.

En 1806, quand Simón Rodríguez retrouve à Paris Simón Bolívar, le maître a 33 ans et le jeune 21. Le maître connaît déjà l'anglais, le français et l'italien. Il connaîtra d'autres langues sans qu'on sache s'il en aime une plus que les autres. Connaître des langues constitue, après l'accès à la lecture, l'autre outil majeur d'émancipation.

Pour le maître Simón, l'émancipation devenait l'émancipation de tout modèle. Qui fera le compte des dégâts du communisme, puis des dégâts du modèle communiste ? L'absurde du communisme ne fut pas le communisme lui-même, mais sa volonté de se constituer en modèle. Le capitalisme ne se pense pas autrement et il est probable que la culture du modèle chez les communistes ait été une intériorisation de la culture dominante.

L'Algérie, après avoir subi le modèle français crut profitable d'user du modèle soviétique. Tout comme les soviétiques usèrent de modèles occidentaux (souvent théorisés par Marx) qui les incitèrent à massacrer des paysans, puisque le seul avenir était industriel et que le communisme se devait de lutter contre la propriété privée. Ils firent l'économie d'une réflexion qui aurait permis de différencier propriété du paysan producteur et propriété industrielle.

Massacre de l'agriculture qui se répétera partout en Afrique au nom du dieu Industrie (en fait au nom du Dieu profit capitaliste).

Un jour, le PCF déclara l'abandon du modèle soviétique qu'il n'avait pu faire appliquer en France, or un abandon suppose une autre démarche, capable de combler le vide : en vingt ans elle n'est pas venue.

Simón Rodríguez est un des rares à avoir tenté une sortie des modèles. Aujourd'hui les Amériques tournent de plus en plus leurs regards vers le modèle de l'Internationale socialiste en se donnant l'Europe comme référence contre le modèle des USA. Un modèle aussi triste que les autres !

Parce qu'inventer est le seul acte capable de répondre aux défis actuels, la démarche de certains artistes devient plus sociale que jamais.

Ils firent tous le même voyage ! De Caracas ou de Lima, ils partirent pour Paris. De là, direction Rome, avant l'heure du grand retour au pays natal. Poètes, romanciers, peintres, hommes politiques, militaires des Amériques ils hantèrent les rues du Quartier Latin à la recherche d'eux-mêmes.

Le « eux-mêmes » devenait une ville, un pays, une région, un sous-continent, en clair, le lieu d'où ils venaient. Sauf Castro, presque tous prirent ce bateau.

Avec Rodríguez peut-on s'interroger sur le colonialisme ? Lui, comme Bolívar, a-t-il fait le voyage en Europe pour mieux coloniser les Amériques ? Et si, apprendre les cultures de l'Europe, permettait d'échapper au colonialisme de l'Europe ? Le grand mérite du philosophe Henri Lefebvre s'appelle un voyage au pays de la dialectique. Tout comme le nationalisme peut détruire les nations, la démocratie détruire la démocratie, le colonialisme peut fournir l'antidote au colonialisme. Pour qui garde en tête le projet de départ, le projet émancipateur. Simón Rodríguez le conserva en ligne de mire pendant près de 90 ans

Simón Rodríguez entreprit le voyage retour bien après que Bolívar ait commencé à balayer les structures pourries de la dynastie castillane. En 1828, il va se retrouver à Arequipa Pérou, là où enfin le monde nouveau lui permet de publier son premier livre. Comme toute ouverture révolutionnaire, elle sera de courte durée. Le nouveau «Nouveau Monde» produira surtout une nouvelle classe dominante qui déclenchera aussitôt une guerre contre le pédagogue de la révolution permanente. L'appui sincère de Bolívar ne suffira pas.

Après le Pérou, Simón Rodríguez se retrouve en Bolivie, le pays de Bolívar. Il sera obligé de cesser ses expériences visant à donner une nouvelle élite intellectuelle aux Amériques en train de naître. Il se découvrira de nouveaux ennemis avec cette autre sentence :

« Il n'y a pas de pire mal que celui qui se donne les airs du bien. »

Le pédagogue bon à tout faire promènera ses manuscrits parmi les Andes sans jamais revenir au Venezuela. Voyage de combat où la survie lui imposera mille métiers.

Le pays à naître ... ça reste encore à faire.

La vie, dans son combat étrange contre la mort, dispose d'un seul contre-feu : susciter des naissances. Un enfant, une œuvre, un pays, une invention, autant de naissances possibles. Que de désirs habitant la personnalité humaine ! Certains marient la science et la littérature, d'autres l'art et la politique quand les derniers marient simplement l'homme et la femme. Et le plus simple n'est pas le plus facile !

Oui, Simón donna naissance au plus grand des défis, rendre nouveau « le Nouveau Monde ».

A l'heure des utopistes européens qui croyaient qu'un modèle-réduit du bonheur pouvait s'étendre à la planète entière, les républicains des Amériques couraient sur des routes gigantesques pleines de moulins à vent ! Fourier, Cabet et les autres font piètre figure face à Simón Rodríguez, Manuela Sáenz et Bolívar. Pendant qu'ils s'agitaient dans un bocal auquel ils donnaient parfois le nom de France ou Phalanstère, les Américains croisaient des Noirs, des Indiens, des Créoles, chacun d'une extrême diversité, pour que l'émancipation devienne humanité.

Les sectes du « socialisme utopique » toujours à renaître de leurs cendres ne méritaient pas le mépris de Karl Marx. Elles se constituaient en laboratoire en pensant l'Europe comme mère de tous les laboratoires. Et Marx lui-même est tombé dans quelques uns des pièges de ce colonialisme (comme le scientisme par exemple). La cause de leurs erreurs ne résidait pas dans leurs utopies, ce n'était pas des utopies !

Aux Amériques, un grand écrivain de ce continent découvrit qu'il y était, le jour où les poissons se mirent à pleuvoir. Une anecdote réelle rapportée par Eduardo Galeano.

Pour un homme sans attache, l'heure ultime constitue un accident invisible. Quand sa barque accosta près d'Amotape au Pérou, Simón Rodríguez mettait encore pied à terre au milieu de l'inconnu. Ce lieu, Vargas Llosa en fera la description tel qu'il était en 1950 avec sans doute peu de changements par rapport à 1850 :

« Amotape se trouve à quelques cinquante kilomètres au sud de Talara, dans un paysage de pierres calcinées et de dunes brûlantes. Avec autour des broussailles desséchées, des caroubiers et quelques eucalyptus, taches de pale verdure qui rendent moins gris la monotonie des lieux. Les arbres sont ramassés, allongés et contournés pour absorber la rare humidité de l'atmosphère et, de loin, ils ressemblent à des sorcières gesticulantes. A l'ombre bienfaisante de leur feuillage on voit toujours des troupeaux de chèvres efflanquées, mordillant les gousses craquantes qui se détachent des branches ; ainsi que des mulets somnolents et un berger, généralement un gosse ou une fille très jeune à la peau tannée et aux yeux très vifs. Le village est un entassement de cabanes de terre et de roseaux avec leur enclos hérissé de pieux, avec de temps à autre quelques maisons aux nobles grilles, entourant une place archaïque comprenant son kiosque de bois, des amandiers et des bougainvillées ainsi qu'un monument à Simón Rodríguez.»¹

Même après 80 ans, découvrir l'inconnu constituait la raison de vivre de Simón. Les vents le poussèrent presque à l'endroit d'où Pizarro entrepris sa marche triomphale vers Cuzco. Simón y acheva une vie contre tous les triomphes ! Ils étaient trois dans la barque : Simón, son fils José (Cocho disait-on familièrement) accompagné du copain Camillo. La tempête les priva de vivres et d'eau puis les contraignit à la dérive, leur permettant ensuite de retrouver la terre ferme. Du modeste village d'Indiens situé sur la plage, ils purent rejoindre, grâce à l'aide du curé, un village un peu plus grand : Amotape. Une aide cependant sélective : le curé apprenant le faible sens religieux de Simón imposa qu'il soit logé dans une maison à l'écart de tous et dépourvue de tout.

Agoniser est-ce une lutte ou une délivrance ? Le cadre désertique, la chaleur, (en février c'est la fin de l'été) tout devait lui donner une impression de fin du monde, or il savait en même temps qu'il ne s'agissait que de sa propre fin. Celle qui n'a rien à voir avec la mort de Socrate.

Deux jésuites viendront au chevet du mourant, deux jésuites à qui il refusera d'adresser la parole. Il appellera ensuite le curé de la paroisse, Domingo Sanchez, pour lui déclarer qu'il n'a jamais eu d'autre religion que

¹ *Qui a tué Palomino Molero ?* Mario Vargas Llosa

celle de l'Indépendance des Amériques. Après quelques discours matérialistes, il acceptera de se confesser. Le lendemain, le 28 février 1854, il meurt.

Comme indiqué, Simón Rodríguez avait avec lui, deux hommes dans le bateau et aussi deux caisses contenant des livres et des manuscrits. Là où se concentrait toute sa vie. Après le décès, les caisses repartirent, dit-on, pour Guayaquil, où un certain Alcides Destruge décida de classer l'ensemble des archives du burlingueur de la philosophie. L'incendie de la ville, en date des 5 et 6 octobre 1896, détruisit cette mémoire accumulée.

Finir, est-ce disparaître ? Simón Rodríguez, pas à pas, revient parmi nous. Avec lui, philosopher sera toujours une tâche au-dessus de nos efforts et pourtant au cœur de nos vies : Simón démontre que l'effort de la pensée s'alimente à l'effort de toute une vie.

Quel hasard pour Simón Rodríguez ! Trouver au Pérou un tombeau après y avoir trouvé un éditeur ! De plus, à trois pas de son dernier lit, vivait l'extraordinaire Manuela Sáenz. Le port de Paita, où existe toujours la modeste demeure de cette Equatorienne mémorable (n°390 de la rue J.R. Nueva del Pozo) est un port à l'image de l'aventure globale des bolivariens, une ville modeste avec une église modeste, une plage modeste et un port sans quai. Y arriver par le bus, un jour de marché, permet d'y faire des achats modestes avant de manger un poisson modeste dans un restaurant où la carte annonce des merveilles (le mérrou) que le service n'offre pas. La petite place devant l'église, ombragée par de magnifiques bougainvillées, ressemble à un mini forum où des habitants se livrent à des discussions très animées. Dans l'église, les murs et piliers rouges et verts surprennent l'étranger.

Quelques dizaines de kilomètres plus au nord, Hemingway a laissé des traces plus connues que celles des impossibles Sáenz et Rodríguez.

Ici, le Pérou est anonyme. Rien à voir avec la grande Arequipa où Simón Rodríguez put publier ses premiers livres. Arequipa, la ville des Tristán, et les Tristán, des amis de Bolívar. Arequipa la frondeuse a toujours fait concurrence à Lima l'officielle, Arequipa, à l'ombre d'un volcan, fit le bonheur essentiel de Simón Rodríguez. C'était en 1828, il arriva dans la ville à l'âge de 59 ans pour établir une fabrique de voiles. Des pères de famille, informés de ses talents de pédagogue voulurent lui confier leurs enfants. Il créa donc une école. Il publia enfin : **«Sociedades americanas en 1828 come seran y como podran ser en los siglos venidores.»** Jamais les Français n'en sauront rien. Flora Tristán en passant par Arequipa, trouva-t-elle une édition de ce livre qui n'était que les prémices d'un chef-d'œuvre ? Il contient d'abord une défense du droit de chaque personne à l'éducation. Par cette publication, Simón voulait que toutes les leçons du passé servent à créer un beau futur. Naturellement, ce travail unique fut sans écho et donc sans suite ! Les tomes suivants resteront à quai faute d'éditeur pour lancer une telle bouteille à la mer.

Manuela Sáenz est présente dans la biographie de Garibaldi écrite par Max Gallo :

« Ainsi quand, rétabli, Garibaldi atteint Paita, petite ville côtière du nord du Pérou, où il ne passe qu'une journée, on le conduit chez «une dame généreuse de la ville », Dona Manuelita de Saens. Paralysée des membres inférieurs, elle garde le lit depuis des années et reçoit

Garibaldi au milieu de ses souvenirs. Car Dona Manuelita a été l'amie de Simón Bolívar et elle connaît, pour l'avoir partagée, la vie du libérateur de l'Amérique centrale. Garibaldi passe toute une journée avec elle, sensible à la signification symbolique de cette rencontre, apaisé par la conversation avec Dona Manuelita, « la passionnante invalide ». « Je la quittai très ému, dit-il, nous avions tous les deux les larmes aux yeux, pressentant que cet adieu était pour nous le dernier sur cette terre ». »

Max Gallo, tout comme Garibaldi, réduisit la vie de Manuelita à son rôle auprès de Bolívar. Même en 2001 un film consacré à cette femme, avec pour titre une belle formule de Simón Bolívar, prétend brosser un portrait de Manuelita en la réduisant à l'appendice de Bolívar. De ses 60 ans de vie, seules 8 valent d'être notées ? Or cette fille illégitime commença son combat pour l'émancipation bien avant de connaître Bolívar et le poursuivit bien après la mort de son grand amour. Dès l'âge de 12 ans, le 9 août 1809, elle participa, avec sa mère, aux révoltes de mouvements indépendantistes de sa ville natale Quito. Après cette épreuve, sa mère l'envoya au couvent, ce qui lui permit d'apprendre à lire et à écrire, des outils qui l'aideront ensuite à poursuivre son combat (elle conservera l'habitude de lire Sallustre, Plutarque dans le texte). Dans ce couvent où il était dit qu'on priait beaucoup et péchait davantage, elle connut un officier espagnol avec qui elle s'échappa en 1817. Est-elle poussée au mariage en 1818 avec un riche Anglais plus âgé qu'elle ? Après la cérémonie ils partent vivre à Lima. Avant d'admirer Bolívar, Manuelita porte toute son attention au combat de San Martín qui libère les Amériques par le sud. Ses services en faveur de l'émancipation lui valent une décoration dès 1822, année de sa séparation d'avec son mari, et du retour à Quito avec son père. Là, elle rencontre l'homme avec qui elle vivra une grande histoire d'amour et de liberté. Pour 8 ans seulement : il meurt en 1830 après l'avoir abandonnée aux derniers moments de sa vie. Elle eut ces mots à l'adresse de son mari :

« Je sais bien que rien ne peut m'unir à Bolívar sous les auspices de ce que vous appelez l'honneur. Me croyez-vous moins ou plus honorable parce qu'il est mon amant et non pas mon époux ? Ah je ne vis pas des préoccupations sociales inventées pour se tourmenter mutuellement ».

Après 1830, elle tenta en vain de revenir en Equateur où elle fut considérée comme une agitatrice dangereuse et se réfugia donc au plus près de son cher pays, à Paita. Sa mort elle-même étant dangereuse (une maladie contagieuse), elle fut incinérée dit-on, mais en 1988 ses restes furent localisés dans le cimetière de Paita grâce à la croix qu'elle portait toujours avec elle. Bien sûr, les lettres du Libertador qu'elle avait conservées, disparurent elles-aussi. Pendant longtemps la liaison amoureuse de Bolívar fut niée par les hagiographes du Grand Général sous prétexte que « le linge sale se lave en famille ». On fit alors brûler les originaux des lettres qui existaient du côté Bolívar mais heureusement quelques unes furent sauvées. De plus, un français, Jean- Jacques

Boussingault, en publiant ses Mémoires, confirma l'existence de cette relation. Son passage se référant à Manuelita a été traduit en Equateur seulement trente ans après sa publication. Cette femme acquit le surnom de Libertadora del Libertador non pour son propre combat mais pour avoir évité la mort de Bolívar un soir de Coup d'état.

Les injustices prennent mille formes ! Quant aux restes mortels de Simón Rodríguez ils quitteront Amotape pour Lima le 22 décembre 1924. Trente ans après, ils rejoignirent le panthéon national de Caracas. Après des saisons de vagabondages, le tour du monde du philosophe s'acheva définitivement. La boucle était bouclée le natif de Caracas y revenait enfin.
Angeville le 5 juillet 2004

Quelques références

Manuela Sáenz (1797 – 1856). Elle vit plus ou moins avec Bolívar de 1822 à 1830 soit de l'âge de 25 ans à l'âge de 33 ans.

Simón Rodríguez (1769 – 1854). Il croise Bolívar à Caracas de 1792 à 1799, en Europe de 1804 à 1806 puis au Pérou en 1825 et 1826.

Simón Bolívar (1783 – 1830). Il restera en Europe de 1799 à 1806 (avec un retour au Venezuela en 1802).

Les trois vont mourir dans la plus grande misère alors que Bolívar et Manuela eurent une enfance luxueuse (Manuela avait deux esclaves noires à son service).

Livres

Arturo Uslar Pietri : Insurgés, visionnaires d'Amérique latine, Criterion, 1995

Gillette Saurat : Simón Bolívar, le Libertador, Grasset, 1990

Max Gallo : Garibaldi, Fayard, 1982

Juan David Garcia Bacca : Simón Rodríguez , Pensador para América sur son site internet www.garciabacca.com

2 - Manuela Sáenz

Equateur Quito, 1797-1856, Paita Pérou²

Chère Manuela, tu sais qu'il existe des dates historiques qui mêlent vie personnelle et vie d'un pays. Le 16 juin 1822 quand, après une riche histoire, Bolívar entre à Quito, votre échange de regards dit plus que mille discours. Tu deviens l'amante du *Libertador* mais il serait injuste d'oublier que tu es déjà, depuis les années 1810, une *libertadora*.

Tu as commencé à te distinguer à Quito, ta ville natale où le 9 août 1809, tes combats contre la couronne d'Espagne, se firent sans le consentement de ton père. Ils te vaudront un emprisonnement « bénéfique » : tu y apprendras à lire et à écrire ! Ton père, un riche personnage, n'était pas marié... avec ta mère qui meurt quand tu avais six ans.

Manuela, ton mariage de 1817 avec Jaime Thorne, un Anglais riche, n'éteindra pas ta fougue révolutionnaire. A Lima où tu as suivi ton mari, dès ton arrivée tu reprends la lutte contre la couronne et, Victoire en 1821 ! La libération du Pérou est proclamée suite à l'action de San Martín. Tu es décorée « *Caballera del sol* » avant de repartir pour Quito car tu te sépares de ton mari et tu souhaites revoir ton pays.

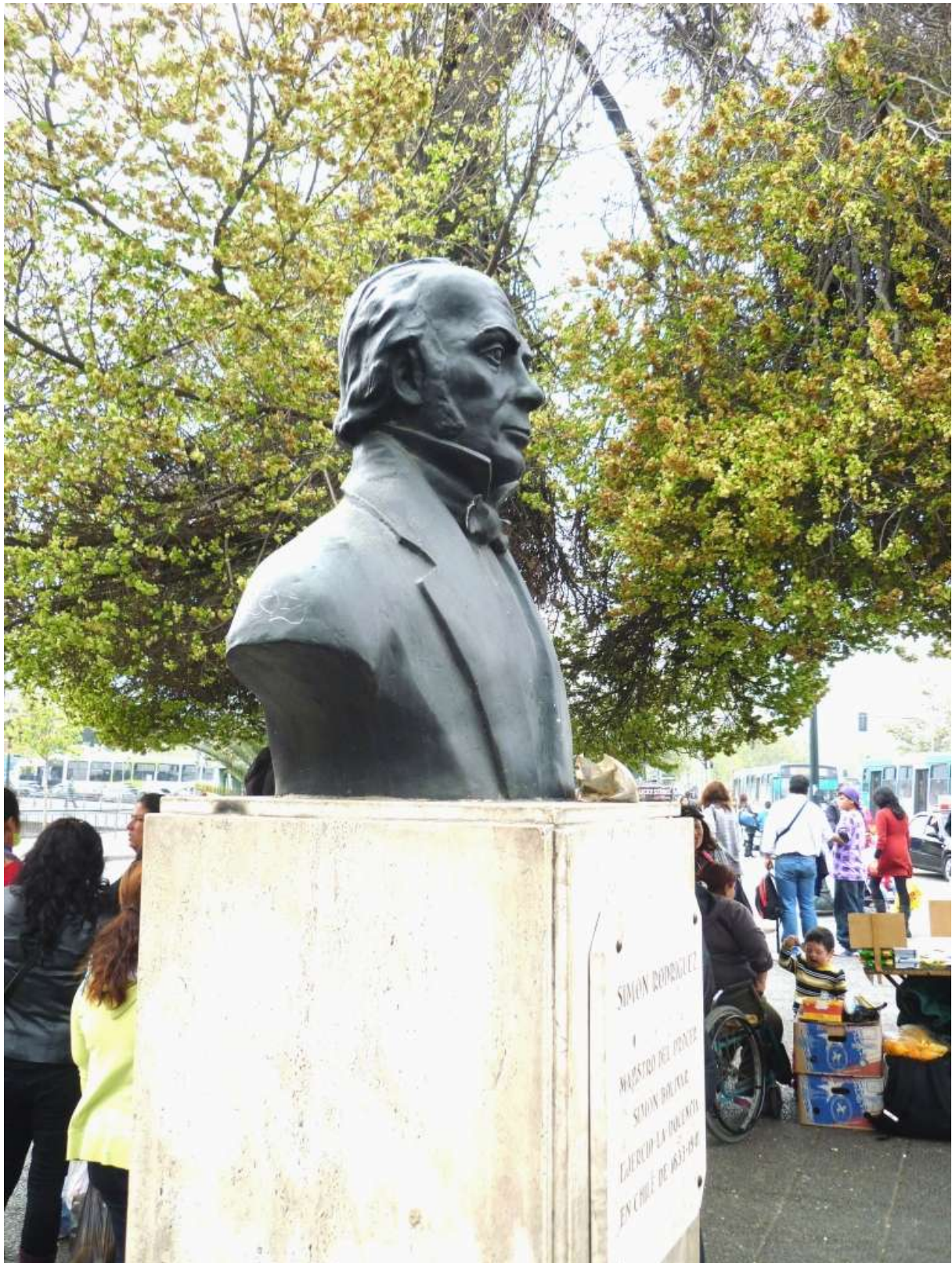
Donc, sur la place de Quito, ton destin bascule. Tu montes à cheval, tu manies les armes et tu vas suivre Simón Bolívar à Lima. En ces temps de pouvoir considérable du catholicisme, votre amour hors mariage n'est pas du goût de tout le monde mais il n'en est pas moins sérieux. Ton mari souhaitera ton retour à ses côtés, mais tu refuseras définitivement.

En 1826 tu habites à Lima avec Simón dont tu es la secrétaire, mais ce dernier part ensuite pour la Colombie et te laisse au cœur des événements de cette capitale qui n'a jamais aimé le *Libertador*. Si bien qu'en 1827, tu es chassée du pays et tu vas à nouveau à la rencontre du géant des Amériques. Le 25 septembre 1828, ta présence d'esprit sauve d'une tentative d'assassinat l'amoureux qui dort près de toi. Tu es alors devenue la *libertadora del libertador*. Tu es entrée dans la légende. Tu as fait gagner deux années de vie à Simón qui décède en 1830. Ceux qui le pourchassaient pouvaient à partir de ce moment te pourchasser à ton tour. Tu passeras un an en Jamaïque pour te protéger des fureurs de tes adversaires, qui démontrent ainsi que tu n'étais pas que la compagne de Bolívar (un appendice du grand général) mais une femme au pouvoir propre. Tu n'as pas existé comme le pensent tes biographes, qu'entre 1822 et 1830, mais entre 1797 et 1856 et avec ou sans le grand général, tu as conservé tes idées.

² Extrait du livre, Portraits de 101 femmes du monde, Jean-Paul Damaggio, 2002 éditions La Brochure où l'auteur interpelle les femmes dont il fait le portrait.

Dans ton pays en particulier, l'Equateur, les autorités craignent ton retour qu'elles refusent. Tu t'installes alors au plus près de la frontière équatorienne dans le petit port de Paita, au nord du Pérou. Quelques grandes personnalités n'oublieront pas ton passé et viendront te saluer : le romancier Herman Melville, le patriote italien Giuseppe Garibaldi et surtout le bras droit de Bolívar, le merveilleux Simón Rodríguez, écrivain et pédagogue, qui va d'ailleurs mourir près de toi.

A Paita, pour survivre tu es obligée de vendre du tabac jusqu'à cette fâcheuse maladie, la diphtérie, qui en 1856 met fin à tes jours. Sous prétexte d'éviter la contagion, tu as été incinérée et avec toi les lettres de Bolívar que tu conservais précieusement ! En 1988, grâce à une croix que tu portais en permanence, tes cendres ont été identifiées comme si tu avais une revanche à prendre. Mais ton histoire réelle n'est pas encore arrivée en plein lumière. En 1883 pour le premier centenaire de la naissance de Bolívar une biographie monumentale écrite par Daniel Florencio O'Leary a été publiée mais quand il a fallu te mettre en scène, avec les lettres de Simón, ce fut au tour des lettres en question à rejoindre le feu ! Quelques-unes ont été sauvées mais en 1949 à nouveau, tout ce qui touche à ton existence est encore envoyé aux flammes ! Cette fois le Français Boussingault était visé ! Bref, on a fini par accepter ta présence dans l'ombre du général mais sans faire état de ta propre pensée, de ta propre action, de ta modeste réalité.



Buste de Simón Rodríguez à Santiago du Chili